



Aujourd'hui encore, pour la psychanalyse, le traitement c'est la parole

« Docteur, je ne sais pas ce que je fais ici. Je ne fais que parler, mais les choses changent ! »

Ce sont les mots d'un patient peu coutumier de la psychanalyse. Il vient consulter à cause d'un mal-être qu'il ne sait pas bien expliquer et qui se présente, sans qu'il sache le dire, comme de l'angoisse. Porté sur les sciences exactes, il n'est pas très adroit avec les mots. Ils sortent sèchement, sans beaucoup d'articulations. Cependant, en l'invitant à parler et à faire des associations, quelque chose se déplace, met en mouvement la mémoire d'une enfance aussi sèche que sa difficulté à dire. Son angoisse s'améliore à mesure qu'il parle et construit d'autres cheminements qui ne sont pas seulement ceux dessinés par le fantasme. Ce mouvement, Freud l'avait déjà nommé, par la voix de son hystérique, comme étant la « *Talking cure* »<sup>er</sup> du « nettoyage de cheminée »<sup>1</sup>. L'analyse remuant la saie causée par les non-dits du trauma qui s'accumulent et affectent le *parlêtre* dans son corps et ses liens.

Mais ce ne sont pas n'importe quels mots, il faut extraire quelque chose d'« Un dire » qui remue les entrailles<sup>2</sup> de sorte que quelque chose change dans la structure de celui qui parle. Tout a commencé par l'écoute aiguë du psychanalyste viennois pour être repris par le français, initialement à partir de la linguistique structurale, qui nous enseigne comment l'inconscient utilise la structure du langage pour présenter ce en quoi elle rate, glisse et manque. Si Freud détrône le conscient du commandement des actions humaines, Lacan insiste sur le fait que la pratique de la psychanalyse passe par la parole du patient dans laquelle l'analyste cherche à entendre un Dire qui se dit en arrière-plan de ce qui est dit<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> FREUD, S. Estudo sobre histeria, 1892-95.

<sup>2</sup> FREUD, S. O eu e o Isso, 1923.

<sup>3</sup> LACAN, J. Aturdido in: Outros Escritos, Rio de Janeiro: Jorge Zahar Ed., 2003



Mais comment faire parler l'angoisse ? Voilà la question quotidienne dans nos consultations, la tâche principale d'un psychanalyste. Freud questionne<sup>4</sup> : « Comment quelque chose devient-il préconscient ? » Et il répond : « En se rattachant aux représentations verbales qui lui correspondent. » La parole est ce moyen par lequel le travail d'analyse opère. Ceci est le premier enjeu. C'est par la coupure des signifiants que quelque chose de l'angoisse se dissout. Toutefois, quelle angoisse ?

On a pour habitude de parler de l'angoisse comme d'une entité unique. Cependant, il ne suffit pas de dire qu'on est angoissé pour qu'il s'agisse d'angoisse, du fait même que ce mot est entré dans le langage populaire. Dans RSI<sup>5</sup>, Lacan reprend cette question et dit : « l'angoisse c'est ça, c'est ce qui est évident, c'est ce qui de l'intérieur du corps ex-siste, ex-siste quand il y a quelque chose qui l'éveille, qui le tourmente ». Nous avons ici une première indication : l'angoisse c'est ce qui du corps ex-siste, que nous pouvons lire comme étant ce qui s'échappe du corps, qui extrapole, comme ce vêtement qui n'est pas à la bonne taille, qui serre, inconfortable. Nous avons l'embarras, cette forme légère d'angoisse qui fait mal, mais ne fait pas bouger, tout comme l'inhibition, qui maintient dans un état de stagnation, comme « symptôme mis au musée »<sup>6</sup>. En clinique, la plainte d'avoir une espèce d'étourdissement, associé à un mal-être inexplicable, de sentir qu'« on n'avance pas », « préférer le confort », font écho dans ce mode d'angoisse qui n'est pas suffisant pour que le sujet se mette en mouvement.

L'angoisse peut aussi s'associer au symptôme et produire soit le passage à l'acte, soit l'acting-out. Le passage à l'acte comme mouvement maximal du symptôme dans la ligne de l'angoisse, et l'acting-out qui se situe entre le symptôme et l'angoisse, comme une demande d'interprétation. Lacan utilise le cas de la Jeune homosexuelle et celui de Dora comme exemples de ces deux figures cliniques. La première se jetant du pont face au regard du père, et la seconde dans « l'embarras dans lequel elle est mise par la phrase-piège [...] ma femme n'est rien pour moi »<sup>7</sup>. C'est à ce moment-là que l'une comme

---

<sup>4</sup> FREUD, S. op.cit.

<sup>5</sup> LACAN, J. Seminário 22 – RSI. Edição não comercial destinada aos membros da EPFCL - Fórum do Campo Lacaniano em SP, 2022. p. 61.

<sup>6</sup> LACAN, J. Seminário, livro 10: a Angústia; Rio de Janeiro: Jorge Zahar, p. 19.

<sup>7</sup> Idem p. 130.



l'autre s'évade de la scène. L'angoisse est comme un feu qui requiert une grande attention de l'analyste pour le gérer. D'un côté, elle est le moteur de l'analyse, mais d'un autre, elle peut aussi mener à des actes qui expulsent le sujet de la scène.

À Nice, Lacan ajoute à l'existence évidente du tourment du corps la dimension et l'effet de la parole qui l'affecte. Il dit :

« L'affect, qu'est-ce que c'est ? [...] Les prétendus affects ne témoignent, en réalité, que de l'affectation de ceux qui en parlent. Qu'est-ce qui fait l'émotion ? Vous pensez que ce sont les tripes qui se meuvent ? Pourquoi se meuvent-elles ? Elles se meuvent par les mots. Il n'y a rien qui affecte davantage celui que j'ai qualifié d'être parlant. »<sup>8</sup>

Cela nous renvoie à ce que Soler<sup>9</sup> rappelle : « L'angoisse est un affect, cela signifie que ce n'est ni une émotion, ni une commotion, pas une inhibition non plus, ni un empêchement, mais, qu'entre l'émotion et l'embarras, c'est un affect [...] l'affect non refoulé est à la dérive, c'est-à-dire qu'il se déplace et ce qui est refoulé ce sont effectivement les signifiants ». L'angoisse c'est ce qui est à la dérive, sans les mots. La faire parler c'est traiter le symptôme pour ce qu'il est : un fouillis de signifiants. Et le travail de l'analyste est de faire parler le sujet afin qu'il puisse écouter ce qui s'échappe et entrevoir ce qui est dissimulé et qui provoque ce mal-être.

Avec le nœud borroméen, Lacan réussit à enlacer RSI de sorte que les registres se maintiennent équivalents. L'angoisse sera présentée<sup>10</sup> comme un nom Réel et, qui plus est, qui avance du Réel sur le champ Imaginaire qui est le corps. Il la définit comme : « partie du Réel, c'est tout à fait sensible de voir que c'est cette angoisse qui va donner du sens à la nature de la jouissance qui se produit ici [JΦ] ». Nous avons ainsi cette spécificité de l'angoisse comme étant ce qui donne une direction à la nature de cette jouissance qui est hors sens. Le traitement par la parole n'a pas pour objectif d'apporter

---

<sup>8</sup> LACAN, J. Conferência de Nice, in: Textos complementares ao Seminário 22 – Edição não comercial destinada aos membros da EPFCL – Fórum do Campo Lacaniano em SP, p. 87.

<sup>9</sup> SOLER, C. Seminário de leitura de texto, ano 2006-2007 – São Paulo: editora Escuta, 1004, p. 24.

<sup>10</sup> Seminário XXII



le sens qui manque, mais d'arriver au point où n'est pas dit le dernier mot, la vérité tout entière, mais au bord de l'indicible.

Une analyse est une façon de forcer ce qui, bien qu'ex-sistant du Symbolique, peut en être bordé. En fin de compte, c'est une manière de toucher le réel avec le réel<sup>11</sup> par l'insistance de la parole. Un pari que la pulsation de la langue fasse vibrer un nouveau son, différent de celui joué par les cordes du fantasme. Bord de « mot comme une peau sur une eau profonde »<sup>12</sup>.

Glauca Nagem - SP, le 28 février 2024

---

<sup>11</sup> Lacan J ...ou pire, Relatório do seminário de 1971-72, in: Outros Escritos, Rio de Janeiro: Jorge Zahar Ed., 2003, p.545

<sup>12</sup> CAMPOS, Haroldo. Como quem escreve um livro. Disponível em: <https://www.youtube.com/watch?v=cjGbutgUNVo>